

Pierluigi Basso Fossali (Université Lumière Lyon 2 / Laboratoire ICAR)

ENVIRONNEMENT, ESPACE, LIEU :
petite cartographie de la recherche sur les espaces pertinents
pour la gestion de la signification (version provisoire)

Paris, 17 novembre 2021

Chères collègues, chers collègues

Prémisse. Nous commençons avec cette première séance un nouveau cycle de rencontres autour de la thématique « Cartographies des relations, expériences de l'espace. Représentations du sens en espace et ancrage spatial de la signification ». Cette thématique a été décidée par le conseil scientifique du séminaire SaISie au début du mois de septembre et vise à construire à la fois une continuité avec la question écologique, abordée les deux dernières années¹, et une focalisation plus spécifique sur l'architecture de la théorie sémiotique, sur sa construction interne. Nous sommes en train d'affiner le programme tout en sachant que nous avons déjà un cadre général jusqu'au mois de juin, avec des thématiques spécifiques, déjà décidées, et qui seront traitées par des collègues sollicités. L'organisation de ce séminaire n'a jamais été un rituel immédiatement capable tout seul de se reproduire et d'être célébré ; au contraire, chaque année il y a des discussions, des tentatives de tenir ensemble des intérêts scientifiques différents, et donc, voici qu'un nouveau défi est lancé pour renouveler nos dialogues à l'intérieur de notre communauté.

Par ailleurs, personnellement, c'est un défi le fait même d'être ici aujourd'hui, un défi de prendre en charge la première séance de l'année, normalement très difficile à attribuer ; un défi particulièrement difficile cette année, car mon intervention n'était pas prévue au départ, au moins au début de l'année. En ce sens, et au vu de mes engagements institutionnels, j'ai eu du mal à trouver le temps nécessaire pour vous présenter dans cette occasion une première version d'un état de l'art que nous espérons pouvoir construire collectivement. Pourtant, je vais essayer de ne pas répéter des choses que j'ai déjà eu l'occasion de publier sur l'espace et de vous présenter quelques propositions modestes pour avancer ensemble dans la réflexion théorique concernant les espaces d'existence et d'expérience, bref les sémioses spatiales à l'intérieur d'un paradigme écologique. Si je mettrai un peu de côté la dimension iconique de l'espace, sa portée en termes d'exemplification diagrammatique, c'est parce que je laisse cette tâche à ma collègue Maria Giulia Dondero qui a préparé une intervention monographique sur ce

¹ L'argumentaire et les enregistrements audio des séances peuvent être consultés sur le site de l'AFS : <http://afsemio.fr/actualites/seminaires/seminaire-de-paris/seminaire-international-de-semiotique-a-paris-2019-2020-et-2020-2021>

sujet, un sujet autrement général et fondamental qui traversera presque systématiquement le programme de notre séminaire.

I. Plan. Pour l'intervention d'aujourd'hui, je voudrais partir des conclusions des séminaires 2008-09², conclusions que j'ai synthétisées dans le texte de présentation en trois points (1) la spatialité ne peut pas être traitée comme une évidence ; (2) la générativité des espaces (sensoriel, perceptif, énonciatif, énoncé, pratique, institutionnel, etc.) se présente *moins* comme une suite de transformations à partir d'une origine *que* comme un circuit de constitutions ; (3) nous sommes face le plus souvent à une flexibilité et une instabilité de l'espace comme signification. Mon intervention est une tentative de répondre à ces trois questions.

Une autre chose que je voudrais rappeler est contenue dans le texte de présentation de l'édition 2021-22 ; dans ce texte, j'ai suggéré de prendre en compte deux formes symboliques de l'espace qui semblent entrer aujourd'hui dans une compétition paradoxale : d'une part, il y a l'espace virtualisé par les médiations technologiques, espace numérique qui arrive à nous faire expérimenter un *non-lieu*, un espace libéré d'ancrage et de redéterminations sensibles de ses lisières ; d'autre part, nous redécouvrons aujourd'hui un espace-niche, un espace d'enracinement qui fait coïncider nos réseaux actantiels avec les interconnexions vitales qui nous relie à l'environnement.

Pour cette intervention, je me suis posé la question de savoir si cette dialectique paradoxale ne cache pas une dimension archéologique plus profonde, à savoir une *implication double* dans l'espace qui serait à la base de nos sémioses. C'est sur cette *implication double* que je voudrais articuler mon intervention, afin de tester aussi le « point de vue écologique en sémiotique », ce qu'il peut apporter à une sémiotique de l'espace.

II. Cadre général. Le point de départ peut être plutôt simple, voire trivial. On peut éprouver l'exigence de repenser les pratiques sémiotiques, y compris l'activité théorique, à partir d'une nouvelle sensibilité pour l'inscription du *faire* dans un arrière-plan de significations, qui contraint non seulement les résonances de sa prégnance, mais aussi, au moins en partie, sa saillance et sa pertinence. L'urgence interne à la théorie, la résolution de ses déséquilibres épistémologiques, peut être formulée à partir de la question suivante : comment réarranger l'architecture théorique à partir d'un espace qui n'est pas seulement construit (*scénarisation*³) ou assumé comme actant de contrôle

² Denis Bertrand et Jean-François Bordron, « Bilan provisoire du séminaire "Espace et signification, I" (2008-2009) », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 112.

³ La *scénarisation* établit, à partir de la thématization d'une initiative (protention *pragmatique*) ou d'une aptitude responsive (monitorage *événementiel*), un cadre de valeurs proportionnel au degré d'implication auto-attribué et/ou imputé à d'autres instances concernées. La scénarisation est donc économique : elle décomplexifie la densité des relations en acte au profit d'un réseau diagrammatique de co-dépendances à même d'assurer une stabilité figurative et une distribution des charges modales. La dialectique entre *scénarisation pragmatiques* et *scénarisation événementielles* assure un tissage constant entre intelligibilité et sensibilisation des/aux valeurs expérientielles (Basso Fossali 2009).

(*filtrage*), mais qui s'élève à cadre signifiant ? Et, justement, ce cadre signifiant n'est plus seulement l'espace virtuel du système linguistique, le milieu des tensions paradigmatiques et des lois syntaxiques, mais aussi l'espace de réalisation ultime d'une signification en acte, un espace qui l'enveloppe à l'avance (*ancrage*) et qui peut en offrir une autre valorisation, au-delà de l'inscription qu'il a médiée en tant que support.

Il y a une sorte de posture indexicale qui a toujours traversé la théorie sémiotique : l'*ici* de l'énonciation est pointé à travers la prise en charge d'une position occupée et valorisée par le fait même de prendre l'initiative locutive. On topicalise la signification comme une promotion dans l'absolu, on la concentre dans l'acte de langage qui exerce sa force illocutoire, au détriment d'une version extensive, voire diffuse de la signification, finalement écarté car illimitée (contexte), voire ineffable, atmosphérique, récupérable éventuellement sous forme de mythe ou de *genius loci*. Pour le texte, il y a eu une posture similaire : l'immanence de la signification est bien une exigence méthodologique, où éclaircir le périmètre d'un dispositif signifiant (un « lieu » textuel), mais l'on sait bien que les fondements qui sont à la base de son statut, les cadres qui négocient son point de vue (genre textuel), la portée de sa signification relèvent tous d'un espace sémiotique plus large que la textualité. Ainsi, on a traité les assomptions énonciatives et les dispositifs textuels avec une puissance performative et une portée signifiante autonomes, quand il fallait, au contraire, voir ces stratégies de « cultivation » de la signification comme des remèdes face à la précarité de leur enclos sémiotique. La profondeur d'un texte – et je crois profondément à cette profondeur – est la profondeur d'une résistance ; c'est la profondeur utopique de renverser les dépendances subies et de montrer dans le monde possible instauré un reflet heuristique du monde signifiant qui le contient. Mais l'on sait bien que la carte n'est pas le territoire et que le fait de partir du texte pour s'orienter à l'intérieur d'une sémiosphère n'est qu'un principe régulateur, un principe méthodologique, non pas épistémologique.

Montrer que l'on montre – recommandation célèbre de Brecht – est moins la réaffirmation d'une *topicalisation* de la signification – voici notre enjeu symbolique qui s'offre à vos yeux – qu'une invitation à relativiser la puissance énonciative, à démasquer ses artifices et ses restrictions, son inscription dans une machine scénique plus complexe, ses conditionnements à partir de cadres énonciatifs plus vastes. La culture même ne peut pas oublier son enracinement, le territoire auquel elle est couplée. Dès que l'on pointe le texte, dès que l'on montre un espace cultivé, il devient « lieu » dont on estime pouvoir contrôler voire résoudre l'hétérogénéité des propriétés : ce lieu exprime une économie de sens (contenu) et une diagrammatologie déterminée (expression). Ce lieu aspire à devenir « monde », mais il ne peut que thématiser cette aspiration à travers la manifestation d'un intérêt pour ce qui lui échappe : une totalisation de cadre et un circuit complet de la signification. Justement nous ne disposons que d'arcs herméneutiques, de segments de circuits de signification, même si nous avons la prétention de voir dans ces arcs les reflets de nos architectures, celles dont nous serions la clef de voûte. On peut conclure que la significativité d'un lieu textuel, d'une ville

entière même, n'est que la thématization d'une inscription acceptée, d'un positionnement plus ou moins résistant par rapport à un espace qui reste englobant et diversement signifiant. Certes, on ne peut pas qualifier des manifestations dissidentes de l'espace comme des manifestations « déplacées », on ne peut pas dire qu'elles ne conviennent pas aux circonstances, même si leurs prétentions signifiantes, par rapport à notre culte du lieu, à notre scène discursive, peuvent bien être intempestives. On cherche des accords entre espace élu, voire construit, et espace-univers, ce qui nous rappelle aussi la leçon de Zilberberg.

III. Reformulations techniques. Reformulons maintenant ces remarques un peu provocatrices (par rapport à une certaine conception sémiotique immanentiste) et pas si originales (parce que déjà formulées et mises sur la table dans d'autres interventions). À partir d'un paradigme de recherche que nous pouvons appeler « **écologie sémiotique** », une pertinence linguistique sélectionnée à partir d'un système est toujours couplée à une dépendance relevant de l'implication dans un environnement sémiotique plus vaste (une sémiosphère). L'écologie s'enracine dans un aspect « basique » de l'expérience : perception, énonciation et interprétation ne peuvent sélectionner qu'un nombre limité de valeurs (économie) par rapport, respectivement, à la densité du milieu sensible, du cadre historico-social et de l'espace textuel. Pourtant, la signification visée doit faire face aussi à la totalité des confrontations et des tensions inscrites dans l'espace qui l'inclut (la dépendance étend la saisie des valeurs). L'écologie montre une sorte de double contrainte de la signification qui s'explique dans une double implication dans l'espace : opérer des choix pour *faire* la différence et accepter d'être dépassé par la complexité de l'entour, ce qui qualifie le couplage entre le sujet et son environnement. Sur le plan sémiotique, l'écologie montre que, malgré les limitations de pertinence de nos points de vue, l'indétermination ou le « pas-encore pertinent » hantent nos choix. Il s'ensuit que, à la place d'un paysage sémiotique qui élève ses architectures de manière autonome et qui procède à une projection de ses structures, nous devons plutôt décrire une élaboration des dispositions de gestion du sens sous les enseignes du principe de la *différence nichée*. Selon ce principe, chaque signification devrait être suivie et décrite jusqu'au point où elle rencontre son *jeu* articulatoire entre système et environnement, comme une musique qui devrait accompagner sa compénétration avec un paysage sonore, pousser ses sons jusqu'au point où l'environnement commence à répondre. Voici des couplages : paysages en abîme (travail textuel) et compénétrations à l'horizon des dessins qui ont tracés ces paysages (régime participatif des traces textuelles), inscription élective et *excription* enfin acceptée comme destin ultime d'un geste qui ne peut pas élever sa niche à univers (Basso Fossali 2017b).

Face à ces types de considération, on pourrait être tenté de jeter l'éponge, de considérer cette extension de pertinence de la théorie comme suicidaire, ingérable. Mais l'on peut estimer que ce regard poussé vers l'écologie de la signification dessine tout simplement une *épistémologie renversée* qui nous permet de transformer un ancrage qui nous dépasse en

un *constructionnisme* de nos limites. Au fond, un esprit écologiste se dessine à partir de cela et il s'oppose à la reprise de paradigmes ontologiques qui imaginent de déterminer des cadres de signification et non pas des circuits. La non-coïncidence entre *épistémè* et sens est à la base même des insatisfactions et des aspirations culturelles, des recherches traductives entre les cultures. Un *constructionnisme sémiotique de nos limites* semble regarder non seulement l'édification de figures culturelles qui dessinent et habitent l'espace, mais aussi les fonds, les arrière-plans, les espaces non-marqués.

Cela dit, comment pouvons-nous essayer de nous impliquer dans des espaces non marqués ? Comment thématiser notre connaissance d'un espace non assujéti à nos spatialisations domestiques ? Louis Marin (1993) a donné comme sous-titre à son ouvrage sur les *Utopiques* : « Jeux d'espace ». C'est une suggestion que j'aimerais reprendre et utiliser ici. Chaque immanence est une petite utopie de signification qui déclare moins sa force que ses limites, qui indique son jeu d'espaces, l'insuffisance de son terrain signé, étant donné que le jeu d'espaces qu'elle utilise est assumé à la fois comme relativisation du jeu interne et comme marge de « jeu », jeu ultérieur. Par exemple, et disons typiquement, les jeux d'espace peuvent être saisis grâce à la tentative de transformer la *hiérarchisation* entre les espaces de la représentation et les représentations de l'espace en *dialectique*, en *tension herméneutique* entre carte et territoire. Plus profondément, les jeux d'espace ne peuvent que faire émerger la question cruciale des *vécus de signification*, à savoir les conversions entre valeurs élaborées en expérience et valeurs projetées et cultivées en discours, car l'expérience est, en premier lieu, *expérience de transition entre des espaces*, voire, dans le cas du langage, de traduction. Sur le plan du discours, nous pouvons mettre en parallèle et en compétition des versions différentes du monde, penser que tous les mondes réfléchis sont des mondes construits, mais cela n'empêche pas l'expérience des passages entre les mondes et des transitions entre les *méréologies*, réciproquement englobantes ou analogiques des espaces vécus⁴.

Apparemment, les jeux d'espace ne précèdent pas les jeux de signes, étant donné que les constructions des limites passent par des signes : si les signatures sont avant tout des démarcations, elles permettent l'expérience d'une délimitation (signe d'espaces) et en même temps elles se signalent comme signes *pour* des espaces. Les jeux d'espace marquent une délimitation et sont absorbés comme éléments d'un espace d'accueil, en laissant en dehors un espace non marqué

IV. Support et ancrage. Si la sémiotique a son rôle légitime par rapport à une philosophie de l'espace, et même à l'intérieur d'une philosophie de l'espace, c'est parce que la pensée de l'espace ne peut pas se constituer véritablement sans un langage de l'espace et vice-versa. Ce couplage, ces vécus de signification spatiale évitent d'aborder le problème selon l'opposition classique, mais enfin aporétique, entre un espace *a priori* et un espace empirique.

⁴ Les vécus de signification spatiale sont effectivement suspendus entre territorialisation et déterritorialisation (Deleuze et Guattari 1980), totalités construites, configurations compénétrées et infinis possibles.

À travers les jeux d'espace, la dimension sémiotique de la signification incarne des dualismes formels sans avoir besoin d'opposer des origines, des matières, des ontologies. Mais alors les signes doivent être à la fois signes *d'espace* et signes *pour* l'espace : comme dans le sous-titre du séminaire, ils doivent participer à la représentation du sens en espace et en même temps signaler l'ancrage spatial de la signification. C'est le cas de la dualité entre *support* et *ancrage* : *support* comme espace dédié à une manifestation textuelle, mais aussi *ancrage* en tant que lieu non flottant et enracinement d'un phénomène dans un espace non marqué, dans un environnement. Le support relève-t-il d'une pratique visée ? L'ancrage relève-t-il quant à lui d'une tactique qui doit faire face au traitement simultané de plusieurs topiques ? Plus généralement, les jeux d'espace peuvent-ils être traités selon des formes d'intégration successives de la signification qui travaillent selon un circuit de *transpositions* et d'*apports* des uns aux autres ? Le lien entre le fait de *transposer* et le fait d'*apporter* devrait être creusé sous l'égide de la notion de *jeux d'espace*, perspective complémentaire aux enjeux pris en compte à l'intérieur de chaque terrain de jeu de langage. L'apport est médié par l'expérience d'une transposition, d'une traduction, expérience d'un saut (Ladmiral 2005), de la perte d'un terrain immédiatement maîtrisé. On découvre la dépendance relevant de l'implication dans un espace sémiotique autre, ce qui est à la base d'une écologie sémiotique.

V. *Compétence spatiale et existence spatiale*. Au fond, cette perspective complémentaire trouve une incarnation dans l'idée de travailler à la fois pour une définition/promotion de soi et pour la définition/promotion d'un espace *commun*. Et dans le travail pour l'espace, il y a une sorte de dévolution modale : on transpose des espaces pour permettre d'apporter du jeu ultérieur entre eux. Nous pourrions affirmer qu'à la *compétence spatiale* des instances énonciatives, à même de mettre en perspective et de s'assurer une proportion viable, il faut associer aussi une *existence spatiale* qui montre un autre ordre d'implication, une inscription dans l'espace qui ne permet pas de passivité : on fait *avec* et *pour* l'espace, on se consigne même à l'espace. Une dualité d'implications s'installe, l'une qui procède vers l'individuation et l'affirmation d'un point de vue, l'autre qui va vers la transposition et l'apport hors de soi, hors de chez soi, jusqu'à l'aspersion, la dévolution modale, la fusion mystique avec le tout.

Pourtant, cette dévolution, ce jeu d'espaces qui se révèle aussi enjeu vital pour s'impliquer dans notre existence spatiale, est largement marginalisé, voire refoulé, en l'attribuant à des postures mystiques ou suicidaires. On préfère penser l'espace sous et à travers nos domaines, nos territoires, nos espaces discursifs.

On sait bien que vivre dans le temps veut dire éprouver sa scission, son écartement entre temps du calendrier (temps d'existence) et durée phénoménologique vécue (temps d'expérience). Il est plus difficile d'accepter l'écartement de l'espace, car il nous semble plus pratique de procéder par zonations successives, par partitions du savoir spatial et par intégrations progressives (le temps nous échappe, pas l'espace, au moins seulement à l'infini, là où la relation écologique devient invivable). L'appropriation de l'*espace* ne

semble pas avoir des contre-indications, il ne nous consume pas ; au contraire, il se propose sous la forme accueillante de l'*habitat*.

Mais alors quelle est la progression de cette appropriation ? Et pourquoi rencontre-t-elle enfin des limites ?

VI. Subjectivation et spatialisation. Nous commençons avec un espace manipulable, transitionnel, un espace d'accueil de notre action qui n'existe que dans la tension entre les valeurs qui s'imposent comme contraignantes (donc, déjà *opérationnelles*) et les valeurs qui s'offrent à notre initiative (donc *opérables*) : il m'importe de rappeler que cette profondeur de l'espace pratique a été étudiée dans le détail par Eugeniusz Minkowski (1968) et nommée par ce dernier de manière suggestive : « L'ampleur de la vie ». En réalité, cette ampleur de la vie est déjà le fruit d'un équilibre modal assez complexe à construire dans l'ontogenèse du sujet, équilibre qui peut être déstabilisé par plusieurs expériences limites (*borderline*) ou par des psychopathologies.

À ce propos, je voudrais vous proposer un petit raisonnement concernant la relation entre *subjectivation* et *spatialisation*. Nous pouvons assumer l'autonomisation maximale de la subjectivité favorisée par les médiations linguistiques, à savoir une subjectivité capable de résister à toute normativité et à même de « subjunctiver » l'entour, de le penser selon des scénarios possibles, de le soumettre aux caprices de l'esprit, à ses modalisations unilatérales (sentiment, volonté, jugement), souvent avec l'excuse qu'il faut anticiper ou reconstruire un temps à jamais inappropriable : le résultat est une série de spatialisations qui n'ont plus un principe d'enracinement, de résistance, suivant l'élasticité figurative à laquelle l'esprit s'abandonne. Ce que je veux dire, c'est que la générativité signifiante de l'espace semble procéder dans le sens contraire à l'affranchissement d'une subjectivité pleinement enracinée dans ses jeux de langage ; ainsi, les jeux d'espace s'affirment dès que l'on met en cause la toute-puissance de l'imagination, lorsque on commence à problématiser les focalisations exclusives sur les antagonismes humains, les superfétations figuratives de nos paysages actoriels, nos chemins d'individualisation ; bref, dès que la générativité d'une subjectivité pleine n'accepte de voir renverser son parcours dans *la profondeur d'un espace consubstantiel à la vie, mais modalement résistante au récit de la subjectivité*.

Le temps, inappropriable, peut coïncider avec l'être parce que le premier est une concession pour le second ; l'espace, qui se présente comme disponible, semble s'affirmer paradoxalement selon une désobjectivation progressive, à tel point que l'ampleur de la vie, la dialectique entre valeurs déjà opérationnelles (contraignantes) et valeurs opérables (disponibles à l'initiative) relève d'une objectivation, d'une mise à distance de soi, d'une construction sémiotique de ses propres limites. Le véritable non-affranchissement par rapport à l'espace n'est pas la déshumanisation de la prison, liée encore à un espace symbolique marqué et présidé, mais la révélation d'une finitude *en plein air*, sur un fond qui tend à absorber les contours, selon une perspective atmosphérique. L'espace émerge alors comme un contre-récit, un cadre de

modalisations désindividualisantes, nous obligeant ainsi à maintenir un équilibre entre deux générativités : le possible modal et l'absorption modale, deux points limites⁵.

VII. Modalisation expérientielle et modalisation existentielle. L'ampleur de la vie n'est pas une première intuition de l'espace, une intuition homogénéisante et cartographique qui relève pourtant déjà de l'ordre de la manipulation des objets ; l'ampleur de la vie est la rentrée de seuils ou de limites (Zilberberg 1993) dans le cadre des modalisations gérables lorsqu'une perte des proportions humaines pourrait s'installer. Le cas échéant, la seule thérapie possible serait alors assurée par des jeux d'espace, par des modélisations fictives. C'est une *modalisation expérientielle* de l'espace, une modalisation engageante et intolérante à la disproportion. À celle-ci, il faut opposer une *modalisation existentielle*, qui n'est plus strictement liée à la prise d'initiative, mais aux limites posées à la constitution d'un référentiel spatial qui va de l'« allocentrisme » détaillable (mesurable) à l'« excentrisme », voire « acentrisme » que l'on peut seulement inférer ou postuler. L'espace « dosé » est le corrélat de la culture, du cultivable. On imagine une *épistémè* comme un espace et à travers des spatialisations. Pourtant, les modèles spatiaux ne peuvent pas se régénérer sans être ouverts à la contre-histoire des espaces insubordonnés, non disponibles, trop vides et trop pleins, espaces aliénants et antiéconomiques.

Nous voulons maintenant reconsidérer cette opposition trop forte, étant donné qu'elle risque d'être réduite à l'opposition entre un espace « accoutumé » (culturalisé) et un espace sauvage.

Un espace institutionnel est un espace de pensée seulement à la condition qu'il puisse considérer l'érosion possible de ses contrôles modaux et réagir à cette perspective nuisible avec des dispositifs supplémentaires, afin de mettre de l'écart entre sa juridiction et l'espace non-marqué. Certes, à travers cet espace institutionnel, on croit et on pense parfois en termes dichotomiques (« en dehors de la loi, c'est le chaos »). Mais l'espace non domanialisé, qui n'a pas le visage de l'institution, n'est pas nécessairement le désert, l'espace sauvage : il préserve ses dualités, ses pleins et ses vides, ses organisations et ses dérives chaotiques, ses rives disponibles et ses horizons indisponibles, sa perméabilité, sa plasticité à entrer dans des jeux d'espaces.

Un lieu habité, un terrain de jeu de langage aussi, intègrent une compétence spatiale qui problématise la « domanialisation », qui laisse la place à des malaises spatiaux en témoignant, discursivement, d'une existence spatiale pas totalement maîtrisée. En ce sens, nous pensons utile de passer par une petite comparaison entre l'espace sensible et l'espace discursif.

⁵ Si l'on veut pousser l'interprétation jusqu'au bout, on trouve probablement « la loi morale en nous et le ciel étoilé au-dessus de nous » – pour reprendre la maxime de Kant. D'une part, on peut bien voir un côté théologique, qui pense que si Dieu est partout, si Dieu est dans l'âme, alors il faut nécessairement que l'âme soit partout, sur le plan de son existence spatiale (Meister Eckart). D'autre part, le corrélat pathologique se décline dans un paradoxe : la folie arrogante de la toute-puissance peut être compatible avec la voie suicidaire de la perte de lisières autonomes. Les extrêmes se touchent et cette indication nous sollicite à explorer des circuits de constitution de valeurs spatiales.

VIII. *Types d'espace*. Espaces sensibles et espaces discursifs doivent répondre tous les deux à des mises en phase de leur significativité aussi bien que faire face à des déphasages. Nous pouvons prendre comme exemple la mise en phase de l'expérience de l'espace sensible. Elle doit passer au moins par trois passages qui en problématise la disponibilité : (i) la mise en cohérence entre les apports sensoriels (*amalgame polysensoriel*), (ii) la cohésion entre distance et proportion (*perspective*) ; (iii) la congruence entre aspectualisation et modalisation (*scénarisation*). Mais, justement, cette détermination positive (mise en phase) ne peut qu'ouvrir de manière corrélative une sensibilisation aux déphasages, et donc à la désolidarisation du régime polysensoriel, à la déstabilisation de l'horizon inter-déictique, à la perte de proportions aspectuelles et des distinctions entre afférences internes et externes, bref aux vertiges.

La mise en phase offre des espaces *complémentaires* et susceptibles d'articulation (intéroceptivité, extéroceptivité et proprioceptivité), le déphasage des espaces exclusifs, dissociés et différés, qui ne pourront qu'être réinvestis par des espaces discursifs. Mais, à leur tour, les espaces discursifs montrent des mises en phase, assurées par un espace d'énonciation qui devrait articuler espace énoncé et espace d'implémentation, et de déphasages qui ne peuvent qu'être réinvesti par le sensible (dramatisation de l'acte de l'énonciation) selon des pertinences insubordonnées aux langages et qui permettent un aperçu indiciaire sur les efforts énonciatifs non concluants ou non maîtrisés.

L'espace reste un *fond* et pas un *fondement* de la signification ; pour devenir constitutif de la signification, il doit entrer dans un circuit dans lequel les limites des opérations effectuées renvoient à son illimitation par rapport aux critères imposés. Il est alors constitué comme *environnement*, comme *détermination négative* des organisations spatiales promues ou énoncées. À son tour, l'environnement peut entrer dans un circuit qui vise à tester ses limites ; sa détermination négative est alors associée à l'instance qui avait défini la mise en phase d'un espace organisé, en donnant lieu à la notion de *monde*, monde conçu alors comme jardin de la culture plus environnement, immanence d'un couplage qui arrive seulement à indiquer ce qui devrait être extérieur à son périmètre. Au-delà de ce monde intégré de sa face réfractaire à la systématisation, la négativité symbolique de l'environnement devient négativité indexicale, déconnexion, espace ingérable. Par contre, l'environnement conçu comme corrélat de l'espace domianialisé permet de rentrer dans les expériences de sens, en réduisant les oppositions et la dévolution modale (un sujet qui se consigne à l'espace).

Naturellement, au-delà du cas particulier de l'environnement, l'espace peut se fonder sur des déterminations positives et sur des phasages⁶ qui peuvent être qualifiées topologiquement (*lieu*), méréologiquement (un *endroit*), phénoménologiquement (*champ*), pragmatiquement (*site*, *emplacement*), institutionnellement (*domaine*). Ce qui nous intéresse, c'est de souligner aussi des déterminations positives relevant d'une réponse, des

⁶ La mise en phase permet un régime de signification où un interprétant s'impose habituellement comme la clef de voûte d'un circuit d'interprétation, en le stabilisant.

déterminations responsives qui peuvent être transitives (*terrain* comme espace qui doit répondre aux cultures) ou réflexives (*milieu* comme espace auquel devoir répondre). Les terrains, les milieux sont des espaces caractérisés par une diathèse moyenne, à savoir avec un mélange de caractérisation événementielles et intentionnelles, de phénomènes et d'initiatives. Le terme *niche* s'ajoute à la vaste taxonomie des espaces en soulignant, à notre avis, un espace-charnière entre le milieu et l'environnement, étant donné que cette niche fonctionne comme fond unifiant des processus d'*adaptation* et des processus d'*exaptation*⁷, d'actes ajustés aux conditions de départ et des gestes qui visent une sorte d'*excription*, d'émancipation par rapport aux cadres signifiants préétablis.

L'*espace*, quant à lui, n'est pas un terme générique, hyperonymique ; l'espace ne fait qu'un avec ses glissements de statuts, avec ses dualités internes : il rappelle que toute terminologie est compromise, voire illégitime, car les renversements de perspective, les répertinentisations sont toujours possibles. Chaque qualification de l'espace doit être assumée comme une résistance à son détournement et à l'érosion de sa pertinence. Tout fondement trouve dans l'espace un arrière-plan double ; toute appropriation cache un paradoxe, une résistance qui doit tôt ou tard déboucher sur l'articulation avec une autre conception et une autre expérience de l'espace.

IX. La nature double de l'espace. La nature double de l'espace fonctionne comme un attrait à l'intégration des confrontations, tandis que le discours pourrait essayer de résister et d'échapper aux renversements de perspective à travers la multiplication de plans, les « mille plateaux »⁸ des textes. Mais cette opposition entre intégration et pluralisation est justement nuancée par les formes d'articulation entre des espaces (jeu d'espaces) et par des circuits de remédiation.

D'une part, recherche d'espace (se faire de la place), d'autre part, sutures et rapiécages des vides et des trous : cette double recherche d'espaces à exploiter et d'espaces de soutien à sauvegarder est parfaitement incarnée par les articulations spatiales. L'espace de l'énonciation est l'emblème d'une articulation qui vise à combler les vides de l'énoncé et, à son tour, il cherche à se faire de la place dans un espace d'implémentation, un espace d'énonciation qui s'interpose comme toute dernière couche d'énonciations de résistance face à l'environnement.

⁷ Ce terme a été proposé par Stephen Jay Gould. Pour une reprise sémiotique de cette notion, voir Basso Fossali (2019).

⁸ Idée inspirée par Deleuze et Guattari (1980), sans référence à l'organisation du livre.

| | Interprétation endotactique | | Interprétation exotactique | |
|--------------------------------|---|---|--|------------------|
| Espace de modélisation | Espaces mentaux | | Espaces théoriques | |
| <i>articulation</i> | <i>Schématisations</i> | | <i>Grammaticalisations</i> | |
| Espace praxéologique | Cadres stratégiques | | Scènes normées, terrains de jeu de langage, juridictions | |
| <i>articulation</i> | <i>Projections énonciatives</i> | | <i>Sites énonciatifs</i> | |
| Espace discursif | Univers figuratifs, mondes possibles | Espaces plastiques, rythmiques, prosodiques | Topiques narratives | Diagrammatologie |
| <i>articulation</i> | <i>Sutures énonciatives, dispositifs rhétoriques</i> | | <i>Seuils, mi-lieux, interfaces</i> | |
| Espace d'implémentation | Agencements énonciatifs, profondeur interlocutive, dialogisme | | Supports, cadres interactionnels, domaines | |
| <i>articulation</i> | <i>Paysages, lieux de mémoire</i> | | <i>Territoires, archives</i> | |
| Espace de présence | champs sensoriels, horizons, vides | | Frontières socialement sensibles (zone identitaire, proximale, etc.) | |
| <i>articulation</i> | <i>prothèses</i> | | <i>médias</i> | |
| Environnement | Niche, environnement psychique | | Sémiosphère | |

Figure 1

X. *Cartographie provisoire*. Dans ce schéma (Figure 1), qui illustre l'articulation entre des questions spatiales sans vouloir la prétention d'en présenter une cartographie exhaustive, j'ai utilisé un circuit syntaxique qui décrit le couplage entre espace de la pensée et espace sensible à travers un curseur thématique qui peut faire l'aller-retour entre des espaces de modélisation, des espaces praxéologiques, des espaces discursifs, des espaces d'implémentations, des espaces de présence et des environnements. L'autre variable catégorielle que j'ai introduite concerne l'opposition entre une interprétation endotactique qui favorise des calculs modaux internes (compétence spatiale) et une interprétation exotactique qui s'ouvre à des charges modales dont l'ancrage n'est pas contrôlé ou auto-attribué (existence spatiale). Cela dit, ces espaces ne sont pas appréciés pour les opérations qui peuvent être effectuées, mais par l'expérience des limites entre les modalisations qu'ils semblent identifier. L'ambition de ce schéma n'est pas de parvenir à l'identification précise d'un circuit et des types d'espace ; il vise seulement à proposer une grille pour une recherche à venir. C'est un test pour le dispositif théorique proposé : d'une part, il y a le fait de penser que la dualité de l'espace est assumée comme duplicité (double jeu) de conditions modales qui restent à distinguer et à interpréter ; d'autre part, l'idée que les pertinences spatiales sont habitées par des tensions (se faire de la place et suturer les vides) qui trouvent des remédiations selon des interstices, des

espaces de jeu, dans lesquels les calculs modaux peuvent recevoir des transpositions ou des apports conjoints.

XI. Espaces égocentrés et allocentrés. La signification est hantée par l'espace, elle voudrait repérer du sens, découvrir ou déterrer du sens, elle ne peut que le trouver vide et froid, indifférent. L'espace est hanté par la signification ; il voudrait l'incarner, se donner comme son ossature, mais il ne peut que la trouver comme résistance à soi et comme orientation non dirigée. L'espace « se prend en de multiples sens », mais il devient signifiant seulement à la condition d'en avoir un accès double, une visée et une saisie, une version égocentrée et une autre allocentrée, ou encore une intentionnalisation des vides et une intentionnalisation des pleins, les uns comme arrière-plan sémantique des autres. Alain Berthoz, dans son livre *Le sens du mouvement*, souligne cette appréhension doublée de l'espace comme une caractéristique anthropique :

« Il semble que la plupart des animaux soient capables de réaliser un codage égocentrique, mais que seuls les primates et l'homme soient vraiment capables d'utiliser le codage allocentrique. La puissance de ce dernier est de permettre une manipulation mentale et des relations entre les objets sans avoir à les référer en permanence au corps propre [...]. De plus, le codage allocentrique est invariant par rapport à mon propre mouvement ; il se prête donc bien à la simulation interne, mentale, des déplacements » (Berthoz, 1997, p. 110).

L'abîme signifiant de l'espace est résolu seulement à travers une catalyse actantielle, un entour elliptique et deux foyers (*ego* et *alter*), une scénarisation pragmatique (initiatives promues) et une scénarisation événementielle (phénomènes incidents). La « tenue du sens », comme sa préfiguration, relèvent de la temporalité. Bref, l'espace n'a pas d'accès au sens sans une actantialisation et une temporalisation conjointes (Basso Fossali 2009). L'abîme signifiant de l'espace est le fruit de l'idée de l'aborder ontologiquement, comme substrat, comme être ; en réalité, il est convoqué seulement comme secours à des prétentions d'être autrement fallacieuses : être-temps, être-acteur. Et quand il arrive au secours, il est déjà *spatialisation*. La spatialisation est déjà comparaisons d'espaces-formes : espaces séparatifs (vides), espaces exclusifs (pleins), espaces-frontières (seuils), espaces intégratifs (cadres).

Dans les spatialisations, nous avons alors des tensions entre des espaces-formes qui doivent trouver des stabilisations locales, des stabilisations qui peuvent être figuratives (la polarisation est alors sensible, vers des champs sensoriels qui impliquent) ou intentionnelles (la polarisation est alors intelligible, vers des modèles qui expliquent).

On ne peut pas choisir entre espace *a priori* et espace *a posteriori*, entre espace de modélisation et espace d'appréhension, entre espace rationalisant les mouvements de la chair et espace qui ordonne la distribution des espaces : le couplage entre des extensions (corps et entour) oblige à des doubles prises et à des proportions tensives, à des mises à point instables.

XII. *Présider et surveiller.* Si l'accès à l'espace est toujours double, motivant ainsi une spatialisation à pivots de stabilisation multiples, c'est aussi parce qu'une forme de vie possède et réclame une double implication : présider et surveiller. Veiller à un espace (et donc organiser un *milieu*) et surveiller un espace (contrôler l'auto-organisation ou l'entropie de l'*entour*).

Il est évident que le fait de présider un espace signifie l'orienter, mais la surveillance exige au contraire un monitoring radiant, à 360 degrés : et la complémentarité des deux référentiels promus est évidemment en relation avec la double implication de prendre l'initiative et de prendre en compte les effets à partir de l'objectif initial : « Il n'y a pas d'espace absolu unique représenté dans un endroit du cerveau, seulement un couplage des espaces sensoriels et moteurs pour produire un mouvement et achever un but » (Arbib 1993, p. 385)

Le double accès à l'espace, même pour la simple coordination d'une action, signifie alors une compétition constante entre des formats de l'espace et des modalisations exercées par l'un sur l'autre et vice-versa. L'orientation protensive peut rencontrer des canalisations exemplifiées par le terrain (la surveillance révèle-t-elle un espace préorganisé ou peut-être trop contraignant ?) ou nous pouvons être victimes d'un désert de sable, dépourvu de saillances et donc de repères (est ce possible à suivre un itinéraire ou pas dans un espace si docile, un espace qui ne répond même pas, qui n'accepte même pas des empreintes durables ?).

Si les tensions entre les spatialisations d'orientation et de monitoring, bref entre des scénarisations pragmatiques et événementielles, expriment des résistances réciproques, alors la catalyse actantielle est optimale car l'on arrive à distribuer des charges modales et à dessiner des parcours et des passages signifiants. Si, au contraire, l'espace s'impose par complexité structurale (labyrinthe) sur l'orientation à donner ou si l'espace est trop neutre et indifférent (désert), un vertige s'installe, donc une démodalisation, une perte de l'ampleur de vie. Un espace qui nous suit trop revient à nous poursuivre ; un espace trop indifférent revient à éroder notre sens de l'orientation.

XIII. *Réserves et « maïentique » de l'espace.* La dialectique entre scénarisation pragmatique et événementielle trouve un ancrage dans les mécanismes associés de *feedback* et de *feedforward*, bref dans la capacité d'explorer activement l'espace par des mouvements d'orientation qui sont produits tantôt en réponse à des stimulations de l'environnement (scénarisation événementielle), tantôt en fonction des projets du sujet (Berthoz 1997, p. 198).

Un espace agi est nécessairement corrélé à un espace en retrait ; à une zone de mobilisation de valeurs qui termine avec leur manipulation directe qui doit correspondre une zone de réserve des valeurs qui s'étend à l'horizon et à côté de l'orientation donnée. Aux topiques, avec les para-topiques et les u-topiques corollaires des initiatives à la recherche d'un ancrage, il faut ajouter des *réserves* de sens. Qu'est-ce qu'une réserve ?

L'ultérieurement disponible ou l'indisponible à jamais ? Essayons d'éclaircir cette question.

Nous avons traité la sémiotique de l'espace comme une sorte de « maïeutique », voire de pédagogie générale de la sémiase : sans penser immédiatement à nos langages, déjà dotés d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, l'accès signifiant à l'espace montre déjà l'exigence de tenir ensemble, de savoir articuler deux accès. C'est le cas de la corrélation entre appréciation égocentrée de la proximité de quelque chose et appréciation disjointe de l'extension de la même chose. On voit bien que l'horizon fiduciaire, qu'un cadre épistémique de la perception spatiale s'installe quand les deux appréciations arrivent l'une à mettre en perspective l'autre : un cadre signifiant s'installe en tant que paysage sensible dans lequel observateur et informateur peuvent échanger leurs initiatives modales et mettre en tensions les constitutions de sens aussi. La dualité de l'espace, sans pouvoir faire l'économie de la temporalisation et de l'actantialisation, est une corrélation entre au moins deux spatialisations susceptibles d'échanger leur rôle dans la fonction sémiotique : en tant qu'expression ou en tant que contenu ; ou, mieux, en tant qu'organisations spatiales associées par une compétition d'*affordances*. La même maïeutique de la sémiase assurée par l'espace est observable par la corrélation entre état du système otolithique et cadre interdéictique pour l'obtention d'une dissimilation entre mouvements internes et déplacements de l'entour (dans les épisodes vertigineux, on n'a plus la possibilité de discriminer la source des latéropulsions ou des sensations de rotation – c'est notre tête ou l'entour a se déplacer – et alors on peut avoir recours à un miroir pour avoir un troisième accès à l'espace pour rétablir une sémiase spatiale convenable).

Les espaces intégrateurs, qui cherchent à totaliser un cadre comme somme entre pleins et vides, entre espaces exclusifs et espaces séparatifs, sont à leur tour la maïeutique d'une sémiotique de deuxième ordre. En effet, il faut tenir ensemble un *espace accordé* (nous pouvons nommer ça la corrélation entre appréciation de la distance et appréciation de l'extension) et un *espace analogisé* (les pleins sont des espaces *exclusifs*, et même *réclusifs*, dans le sens qu'ils semblent inexploables en tant que définitoire d'une extension appropriée, c'est-à-dire appartenant à un autre corps, corps-creux mais inaccessible).

On voit bien que l'espace intégrateur peut apparaître comme la tentative la plus poussée de signifier l'espace et d'utiliser l'espace comme maïeutique de la significativité.

La dialectique même entre *parcours* – dominé par l'orientation – et *passage* – associé à la contingence immersive dominée par l'informateur spatiale – semble construire une intégration supplémentaire : un espace vécu comme trame de parcours et de passages, les uns perpendiculaires aux autres. Mais dans les mailles de cette trame, il y a encore de la place pour l'espace-réserve, l'espace non considéré et qui ne nous a pas affecté. La solution pourrait être symétrique à celle proposée par Ricœur pour le temps : entre un espace vécu et un espace cosmologique insaisissable en tant que tel, l'homogénéisation signifiante est assurée par un espace narratif qui peut se concéder une exploration en

continuité entre la mimesis de l'*habiter* et la fictionnalisation de l'exploration de l'espace inconnu ou autrement connu.

Pourtant, c'est la métaphore de l'*habiter*, qui explicite que l'espace signifiant est un espace non seulement *saisi*, mais aussi *maïeutique* de notre propre condition signifiante, ce qui signifie que nous pouvons bien douter que l'espace narratif puisse combler totalement l'espace non intégré, en laissant dehors fatalement un espace-réserve. Ce dernier n'est pas l'espace naturel, en opposition à la sémiosphère, mais sans doute on pourrait l'identifier avec un espace autrement habité, habité par d'autres espèces, d'autres espaces-niches. La compénétration des niches et leur cohabitation à l'intérieur d'un environnement commun semble donner à la réserve un statut déontique : devoir d'appartenance, réserve par statut, compartimentation des niches face aux dégâts provoqués par des compénétrations non soutenables, non durables. Au fond, l'anthropocène semble être la fin d'un espace-réserve, un espace séparé des parcours et des passages humaines, ce qui nous condamne à des espaces réservés, à des niches reconstruites, réserves naturelles. Sans avoir la nécessité de personnaliser la terre (Gaïa), nous devons observer déjà que c'est la saturation de la sémiotisation de l'espace qui devient asphyxiante, car tout acte a des implications quelque part : il n'y a plus des espaces non affectés, on occupe avec traces anthropiques incontrôlées des espaces pas encore réellement habités.

XIV. L'espace (in)habitable. Le curseur de l'actantialisation fonctionne comme un test pour l'espace en tant que réserve de signification ; la diaphanéité, ensuite l'atmosphérisation des relations, sont des manières pour faire survivre un espace à faible actantialisation, tout en étant suspendu entre déclin de l'*habiter* ou promesse d'une redistribution des rôles actantiels, d'une révélation. L'espace narratif ne semble pas satisfaire la soif d'espaces, même utopiques. Le sensible semble vouloir défier l'espace-réserve, l'espace non habité, même pas par l'imagination : on ne peut pas attendre l'avènement d'un autre monde, c'est dans l'espace même que l'on cherche une réserve, un négatif de l'espace vécu, un autre monde au-delà du miroir.

Le temps semble immédiatement ordonner, vectorialiser le sens ; l'espace est habitat à la condition d'être maïeutique de la signification, de permettre des corrélations d'appréciations fondées sur des paramètres actantiels. Mais il peut être aussi espace chaotique ou espace immobile, espace inhabitable, exemplification de non-sens ; non-lieu en attente de scénarisation, d'un germe de signification. Sans attendre l'avènement du sens, l'espace-réserve a une fascination immédiate dès que le curseur de l'actantialisation est déplacé vers le zéro, la neutralité. Au fond, quand Deleuze parle de l'image-temps au cinéma, c'est une image dans lequel le temps ne semble pas venir en aide d'un espace vide, intransitif, inopérable, non transformable.

Comme l'espace fonctionne comme une maïeutique de la signification à la condition de s'impliquer au moins deux fois *pour* (au profit de) sa constitution signifiante : il peut exemplifier les conditions les plus défavorables pour la catalyse actantielle et devenir

écart par rapport à l'habitable. Diaphane, atmosphérique, enfin vertigineux, il incarne un horizon non responsif, adialectique, inhospitalier.

L'iconisme de l'espace cosmique profond s'impose comme une suggestion diagrammatique – à travers son organisation en galaxies, constellation ou autres – à la condition de pouvoir être à la fois observé topologiquement et reconstruit méréologiquement, selon deux accès iconiques, disons, au moins dans les prémisses assumées pour la réélaboration des données : proximité topologique et appartenance à des totalités systémiques, médiées aussi par des appréciations morphologiques disjointes : la voie lactée est une configuration, une bande blanchâtre, observée de la Terre, qui s'offre comme médiation entre la reconnaissance d'un système – la Galaxie – et la reconnaissance que le Système solaire est situé sur le bord de cette structure méréologique, ce qui en permet une sorte d'image mise en distance, de paysage dans lequel, topologiquement, on voit, même à l'œil nu, l'accumulation d'une multitude d'étoiles qui ne sont pas si proches dans la réalité.

XV. *Iconisme de l'espace et espaces symboliques.* La multiplication d'extractions diagrammatiques, sous forme d'exemplification spatiale, montre la *prototiercété* de l'iconisme spatial, sa suggestion organisatrice transposable afin d'obtenir des apports symboliques significatifs, d'autres connaissances. En effet, cette prototiercété est le cœur de la maïeutique assurée par l'espace et elle ne peut qu'avoir des impacts sur (i) la multiplication des cadres indiciaires (on voit des corrélations phénoménales, des *patterns* entre des événements, mais dans quel champ connectif ?) et (ii) sur la construction d'une symbolique de l'espace qui monte en complexité en réintégrant des aspects diagrammatiques et en multipliant en même temps les visées sémantiques avec leur autonomie linguistique : par exemple, on voit bien que la proximité ou l'éloignement sur le plan topologique n'est pas superposable à des topiques narratives ou à des espaces anthropiques. C'est une question déjà traitée par Cassirer et reprise par Rastier. Toutefois, chez Cassirer (voir le premier volume des *Formes symboliques*) la confrontation avec la diversité des langues laisse entrevoir moins une schématisation générale des espaces symboliques reflétés par les langages, que la détection de schématisations plurielles dans lesquelles l'intuition de l'espace ; bref la mise en cohérence expérientielle des données spatiales, ne peut pas se dissocier de l'« interpénétration permanente de l'expression sensible et de l'expression spirituelle » (1923, tr. fr. p. 152), cette dernière pouvant être prise en charge par le langage. Cette interpénétration peut bien être interprétée comme un *vécu de signification*, comme une articulation entre expérience et discours de l'espace ; mais alors les métaphores spatiales utilisées par les représentations linguistiques utilisent les exemplifications iconiques de l'espace et en même temps symbolisent les espaces sensibles. C'est l'interpénétration entre le sensible et le spirituel qui est prise en charge par le langage et non pas simplement des opérations de catégorisation unilatérale : des formes projetées sur le sensible. À cela s'ajoute le fait que Cassirer trouve des schématisations inversées même sur le plan symbolique, à savoir de

L'organisation de la langue : d'une part, il reprend toute une tradition linguistique qui associe la pronominalisation (*je, tu, il*) et des topiques spatiale (*ici, là, là-bas*) ; d'autre part, il remarque qu'une schématisation inverse s'affirme comme « construction du monde des objets » (Cassirer 1923, tr. fr. p. 171). D'une part, « le langage trace autour du locuteur une sorte de cercle à la fois spirituel et sensible, dont il attribue le centre au moi et la circonférence au toi et au lui » (*ivi*) ; d'autre part, le langage doit assurer des images, des représentations dont les relations expriment une construction du monde des objets (*ibid.*, tr. fr. p. 154). Ainsi, la « perspective légitime » du *Quattrocento* renvoie en même temps à l'observateur (sa perspective) mais aussi à la possibilité de « diviser le monde de l'intuition spatiale » (*ibid.*, tr. fr. p. 156), ce qui peut assurer une autonomisation des objets (plan de l'existence, voir Cassirer 1923, tr. fr. p. 158). On voit bien que pour Cassirer les schématisations médiées par les langages ne peuvent que continuer l'implication double dans l'espace.

XVI. *Le référentiel d'instanciation.* À ce propos, je voudrais faire quelques commentaires sur un livre qui vient de paraître. Dans son dernier ouvrage intitulé *Ensemble*, Jacques Fontanille (2021) a réaffirmé l'intérêt à construire des corrélations entre une sémiotique topologique de l'espace et une symbolique qui peut changer ses *référentiels d'instanciation* :

a/ La zone *endotopique* (monde α) est le centre du domaine spatio-temporel de référence, c'est la bulle intime, celle des pratiques et des stimulations sensorielles et émotionnelles réflexives et mutuelles.

b/ La zone *péritopique* (monde β) est celle des alentours, où les pratiques, les sensations et les émotions obéissent à des règles de réciprocité restreinte, et de réversibilité. C'est notamment la zone des relations interpersonnelles, la bulle personnelle.

c/ La zone *paratopique* (monde Ω) est à distance du centre, dans un ailleurs qui implique un débrayage spatial (*là-bas, ailleurs*) temporel (*alors*) et/ou actoriel (*il*). C'est la bulle sociale et la bulle publique, où les pratiques, sensations et émotions dominantes obéissent aux règles de transitivité et de réciprocité généralisée.

d/ La zone *utopique* est hors du champ de la proxémique [...]. Si l'on pouvait envisager une extension de cette conception, sous condition d'une révision drastique du statut épistémologique de ce qu'on appelle « espace », cette quatrième bulle pourrait être dénommée « bulle imaginaire » (monde H).

Le référentiel d'instanciation est le corrélat d'une constitution actantielle qui a comme portée l'institution d'un monde de sens, déclinant ainsi des dispositifs de scénarisations et d'énonciations spécifiques, ce qui ne peut qu'avoir une incidence sur les valences traitées (par ex. la valeur de la valeur « vérité » et ses procédures d'élaboration et de négociations). La fabrication des mondes – à la Goodman (1978) – n'est pas indépendante de l'assomption d'un format actantiel – par ex. un type de collectif dans le livre de Fontanille (2021). Ce référentiel d'instanciation est normalement décrit

topologiquement – souligne Fontanille – et, si cette option n’est pas assumée par hasard, c’est parce que l’enjeu principal de ce référentiel est le fait d’être le socle d’un processus d’objectivation réversible *dans* un processus de subjectivation, ou mieux réversible *par rapport* au processus de subjectivation, à la générativité d’une subjectivisation (c’est notre thèse). En effet, de notre côté, nous pouvons souligner deux aspects : le format spatial permet de corréliser un front de réponses qualitatives, de sorte à faire progresser générativement la constitution formelle de l’espace, sur un versant, et, sur l’autre versant, à qualifier progressivement la vocation actorielle d’un sujet, étant donné qu’il ne peut pas se borner à être catalyse actantielle pure – il doit qualifier son implication à plusieurs niveaux. La deuxième remarque concerne le fait que le référentiel d’instanciation est topologique, mais il peut être aussi méréologique ou morphologique ; bref sa constitution iconique est multiple et non indifférente à la constitution d’un monde. Ensuite, la progression générative du monde explore justement les réponses données aux initiatives selon des processus d’objectivation, ce qui instaure des appréciations indiciaires sur le comportement de l’espace. Et, enfin, on accède à la tiercéité pleine du symbolique quand la corrélation des réponses obtenues, la cartographie des résistances du monde instancié devient un interprétant des questions posées et donc d’un processus de subjectivation toujours inachevé, au moins aussi inachevé que le processus d’objectivation. En ce sens, le passage lexical entre « zones » (endotopique, péritopique, paratopique, utopique) et par exemple « bulles » n’est pas indifférent : ce passage rétroagit sur le double fonctionnement du référentiel d’instanciation : (i) en tant que visé par une direction de sens, et alors les « zones » sont problématisées comme traversables ou inter-connexes à travers une scénarisation (ii) en tant que saisi comme enveloppe, comme l’entour qui définit une niche de sens et une réserve de valeurs. C’est l’opposition proposée par Pierre Boudon (2013) dans son livre *L’Architecture des lieux* : d’une part, des *espaces de liaison*, d’autre part, des *espaces d’enveloppement*.

Dans la marge de notre argumentation, nous pouvons remarquer que le fait que le référentiel d’instanciation d’une instance promotrice du sens ait été abordé topologiquement, est à la fois un aspect pertinent sur le plan conceptuel, et un élément critique sur le plan représentationnel. En effet, la tendance est d’exprimer cette topologie des mondes instaurés à travers une schématisation, une schématisation qui cherche à se présenter justement comme un espace diagrammatique homogène. Par contre, nous voulons insister sur le fait que l’espace signifie toujours selon une implication double. Par exemple, le problème n’est pas de décider entre « zone » ou « bulle », mais de les penser comme formes de spatialisation corrélées, comme circuit d’implications spatiales associées. En ce sens, la multiplication des observateurs n’est pas encore suffisante pour décrire des couplages qualitatifs différents avec l’espace.

XVII. *Hiatus existentiel et double constitution de l’espace*. Dans le livre de Fontanille (2021) *Ensemble*, la double implication dans l’espace est traitée implicitement à travers les modes d’existence : en traduisant dans nos termes, les « zones » anthropiques peuvent être

corrélées par le même mode d'existence, mais les « bulles » exemplifient un *hiatus existentiel* (concept précieux proposé par Fontanille). À la place de souligner l'idée de reconfigurer le cadre des zones anthropiques de Rastier, avec l'adjonction d'une quatrième topique, celle utopique de l'imaginaire, il nous semble plus intéressant, au moins dans le cadre de notre exposé, d'assumer la continuité ou la discontinuité du traitement des modes d'existence comme une double implication, une coalescence des formats. Sur le plan strictement sémiotique plus traditionnel, on voit déjà que les trois premières zones distinguées par Fontanille sont caractérisées par la rivalité d'un espace de sens discursif, linguistique, avec un espace de sens expérientiel, perceptif. L'espace utopique peut s'affranchir de la rivalité perceptive, même si les lieux de culte restent bien des architectures, en proposant une passerelle iconique articulable avec la disposition à la transcendance de l'interprète plus ou moins « fidèle ». Mais, une fois que l'on a dépassé la frontière et accepté le *hiatus existentiel* d'un monde symbolique émancipé de l'immanence perceptive, pouvons-nous habiter ce monde imaginaire sans une double implication et sans l'expérience d'une conversion d'ancrage entre deux formats spatiaux qui assure transpositions et apports ? Dans l'expérience mystique, l'intime et l'inaccessible ne se reproduisent-ils pas ? Le format *zone* et le format *bulle* ne se présentent pas dans leur association ? Dans l'expérience mystique, l'intime doit se déloger, doit accepter d'être hors de soi et de rencontrer un lieu « autre » qui normalement nous échappe, mais qui nous entoure. L'Annonciation italienne classique en peinture est « visitation » mais on a besoin de barrer, à travers une colonne, la frontalité de l'espace en tant que zone de proximité entre l'Archange Gabriel et la Vierge afin de privilégier la bulle du Saint-Esprit. Comme pour s'empêcher une schématisation trop monolithique, la représentation sacrée doit montrer une double implication dans l'espace et c'est à l'instance transcendante, éventuellement, de devoir s'ajuster à plusieurs formats spatiaux.

XVIII. Conclusions. Nous pouvons conclure avec une remarque concernant justement l'expérience : Fontanille a proposé dans un précieux article, consacré au paysage (2007⁹), de distinguer un *plan de l'expérience* et un *plan de l'existence* susceptibles d'entrer dans des corrélations sémiotiques. Si nous voulons synthétiser de manière peut-être un peu brutale cette distinction, nous pouvons dire que, d'une part, nous avons une saisie encyclopédique du paysage, mobilisant des savoirs collatéraux, pour reconstruire l'identité du paysage : le plan de l'existence est alors informé par des connaissances, par exemple, géologiques qui arrivent à justifier le caractère dramatique d'un processus d'érosion qui a marqué les montagnes que j'ai devant les yeux. Quant au plan de l'expérience, j'ai la perception en acte des variables météorologiques, de la lumière, l'attestation d'une condition non reproductible d'une relation sensible avec ce paysage. Cette opposition entre plan de l'expérience et plan de l'existence a eu un succès bien

⁹ J'ai traduit en italien une première version de cet article de Jacques Fontanille publiée dans *Semiotiche*, n. 1, Turin, Ananke, 2003.

modéré sur le plan de la reprise théorique, de la générativité des modèles utilisés par Fontanille même. Pourtant, elle nous offre deux versions différentes de l'implication de l'espace : pour le plan d'existence, mille plateaux et mille versions sont possibles selon les pertinences descriptives et les interprétants mobilisés : l'espace est pluralisé sous forme de modèles du « monde ». Cela dit, pour ce qui concerne le plan de l'expérience, le paysage bascule entre totalité intégrée et totalité partitive, s'offre comme front de scène, comme zone qui intègre le point de vue (terrain), comme enveloppe atmosphérique ou bulle, etc. Le plan de l'expérience n'est pas trivialement la perception contingente en acte ; il est caractérisé plutôt par la coalescence de plusieurs versions implicatives et cette coexistence tensive catalyse un travail d'individualisation qui débouche moins sur une seule constitution *actantielle* – elle aurait besoin à la limite d'un seul récit pour décliner sa consistance identitaire (son éthos) –, que sur la composition d'un *acteur* qui doit continuer à éprouver la traductibilité des formats de l'espace (*vécus de signification*). Une sémiotique de l'expérience est qualifiée par le saut entre des formes, une expérience qui ne peut pas être supportée par des manuels qui accompagneraient la traductibilité jusqu'au bout : on habite un espace linguistique et culturel, et ensuite un autre, et les appréciations des *inéquivalences* sont justement la tension d'une expérience qui se renouvelle, toujours insatisfaite, mais aussi toujours distribuée, à cheval sur la rampe qui continue à associer des espaces différemment formatées, expérience culturelle aussi quand ces espaces sont des terrains de jeu de langage ou plus généralement des *sémiosphères*. Par ailleurs, il ne faudrait pas se surprendre de l'implication double dans l'espace, étant donné que la sémiotisation a comme logique constitutive une double mise en forme, et de l'expression et du contenu, et d'une double *pertinentisation* de l'espace en tant que support, médium, et en tant que configuration : la sémiotisation du support et la sémiotisation de la langue. En ce sens, on peut affirmer aussi qu'un couplage structurel avec l'entour ne peut pas éviter d'articuler justement une topique existentielle (par exemple, une proportion anthropique) et un environnement dont les comportements feront émerger des réponses inattendues et pas encore soumises à une logique, à une tiercéité pleinement affirmée. La dualité entre monde vécu et monde de la vie, l'un marqué par des *effets de sens*, l'autre caractérisé par des *effets de vie* qui échappent à la visée, à la *directionnalité*, est déjà le signe d'un couplage qui s'exprime à travers deux constitutions. Et justement, étant donné que le vécu demande, nécessite un acteur, sa constitution individuelle ou collective n'est pas acquise et le couplage corrélé n'est pas une détermination stable mais une concurrence d'*affordances* (Cisek 2008), comme dans le cas des images bistables : quel est le fond – *unmarked place* (Spencer Brown) – et quel est la figure – *marked place* ?

La double implication spatiale fonctionne aussi comme une critique pertinente contre tout *représentationalisme* (cartographie cognitive univoque) et contre tout réalisme laconique et déterministe (appréhension de premiers ordre). Par ailleurs, la double implication dans la générativité de l'espace signifiant a comme corrélat la décoïncidence (Jullien 2017) sur le plan de la générativité de la subjectivité : la sémiotisation de

l'expérience subjective en tant que subjective est un couplage structurel entre système nerveux et esprit qui s'offre, récursivement, plusieurs formes de structuration, à tel point qu'il fait émerger, grâce à la concurrence entre ces formes, les ajustements nécessaires pour une réflexivité ; mais cette réflexivité est qualifiée par les marges de jeu entre deux ou plus versions d'espace d'exercice, ou référentiel d'instanciations. Par ailleurs, comme l'a toujours souligné Luhmann (1997, tr. fr. p. 88), le couplage structurel est l'occasion non pas pour une détermination bilatérale univoque entre système et environnement, mais au contraire pour construire des « excédents de possibilités ». Les versions surnuméraires de l'espace – espaces *directionnés* et *espaces-bulles* – d'ordre fictif, voire imaginaire, sont une manière pour répondre à l'indétermination de l'environnement avec une indétermination interne : le symbolique cherche à avoir le dernier mot, mais il faudrait dire « le dernier espace », dans ces relations avec le phénoménal. Les retombées de l'idée d'une implication double dans l'espace sont considérables : cela signifie immédiatement que la maïeutique de l'espace nous invite à une double conscientisation qui, en se dirigeant vers une prise d'initiative dans un terrain de jeu et à travers ses supports, ne peut pas éviter d'abandonner un autre ancrage qui permet une problématisation critique de la gestion de valeur en acte. Le principe de sémiotisation anthropique n'est plus l'actantialisation, mais l'*actorialisation* : l'*acteur* doit rendre compatible ses rôles actantiels différemment ancrés. Les opérations fondamentales de la signification ne relèvent plus d'une spatialisation mais d'une *diasthémique* ; les choix sémiotiques ne sont plus soumis à un paysage de différences, mais à l'*écart* entre deux ou plusieurs paradigmes (concurrence) ; les appréciations sont exercées à partir d'une *transposition* et d'un *apport* successif, bref à travers la l'interconnexion traductive entre deux espaces culturels ; les sujets sont inévitablement des *agents doubles* (Paolo Fabbri) ; la *tiércité* s'affirme grâce à un *hiatus existentiel* lié à des économies de valeurs différemment ancrées ; le *bilinguisme* auquel l'espace nous invite commence même avant de rencontrer des frontières.

Au fond, c'est ce que j'ai essayé d'exprimer à travers mes contributions scientifiques à partir des années 2000, sans doute de manière incomplète. Aujourd'hui j'espère avoir apporté quelques éléments pour tenter d'ajouter des pièces manquantes, pour faire mûrir le projet d'une écologie sémiotique et aussi pour « débrouiller la mauvaise langue de l'enfance » (Lyotard 1986, p. 161) à laquelle nous restons inévitablement liés.

Bibliographie préliminaire (et références bibliographiques de l'intervention)

A.A.V.V.

1979 *Sémiotique de l'espace. Architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Paris, Denoël-Gonthier.

Aldama, Juan Alonso

2009 « Espace et métalangage : défense du territoire », », *Nouveaux actes Sémiotiques*, n. 112.

Arbib Michael

1993 « Interaction of multiple representations of space in the brain », dans *Brain and space*, Oxford, Oxford University Press.

Bachelard, Gaston

1957 *La poétique de l'espace*, Paris, P.U.F, 1981.

Badir, Sémir

2009 « Sur la profondeur », *Nouveaux actes Sémiotiques*, n. 112.

Basso Fossali, Pierluigi

2009 « Percezione e ancoraggi spaziali », dans P. Basso Fossali, *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne, pp. 293-333.

2016 « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation de leurs vides », in M. Colas-Blaise, L. Perrin et G.M. Tore (éds), *L'énonciation aujourd'hui*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 395-420.

2017a « La dialectique entre parcours et passage : la configuration engageante du sens », dans P. Basso Fossali, *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.

2017b « Le geste et sa niche : gestion du sens « hors technique », *Texto ! Textes et Cultures*, XXII (2), [En ligne] URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3880>

2019 « La délicatesse de l'invention. Au-delà du design du contrôle et du beau geste électronique », *MEI - Médiation et information*, n. 47 (La communication à l'épreuve du geste numérique, P. Basso Fossali, M. Colas-Blaise et M. G. Dondero éds.), pp. 95-112.

Beyaert-Geslin, Anne

2014 « De la présence à la spatialité. Deux modèles de la sculpture », *Degrés*, n. 156-157.

Beyaert-Geslin, Anne (éd.)

2005 « Le sens du parcours », *Protée*, vol. 33, n 2.

Bertrand, Denis

1985 *L'espace et le sens*, Amsterdam-Paris, Hadès-Benjamins.

2009 « De la topique à la figuration spatiale », *Nouveaux actes Sémiotiques*, n. 112,

Berque, Augustin

2000 *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.

Berthoz, Alain

1997 *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.

Bordron, Jean-François

2004 « L'iconicité », dans A. Hénault (éd.), *Atelier de sémiotique visuelle*, Paris, PUF.

2011 *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.

Boudon, Pierre

2013 *L'architecture des lieux. Sémantique de l'édification et du territoire*, Paris, InFolio.

Brandt, Per Aage

2004 *Spaces, Domains, and Meaning. Essays in Cognitive Semiotics*, European Semiotics Series, n° 4. Bern, Peter Lang.

2019 « Art and Spatial Imagination », dans P. A. Brandt, *The Music of Meaning*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, pp. 124-30.

Cassirer, Ernst

1923 *Philosophie der symbolischen Formen. 1. Die Sprache*, Berlin, Bruno Cassirer ; tr. fr. *La philosophie des formes symboliques. 1. Le langage*, Paris, Minuit, 1972.

Choay, Françoise

2006 *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil.

Cisek, Paul

2008 "The Affordance Competition Hypothesis", in R.L. Klatzky, B. MacWhinney & M. Behrmann (eds.), *Embodiment, Ego-Space and Action*, Hove-New York, Psychology Press, pp. 203-46.

Colas-Blaise, Marion

2013 « Questions de sémiotique visuelle. Énoncation énoncée et expérience de l'œuvre d'art », dans A. Beyaert, M.G. Dondero, A. Moutat (éds.), *Les plus du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Limoges, Lambert-Lucas.

Colas-Blaise, Marion et Tore, Gian Maria

2010 Les pratiques muséales : une étude sémiotique sur l'expérience spectatorielle et ses médiations, *Degrés*.

Damisch, Hubert

1972 *Théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture*, Paris, Éditions du Seuil.

1987 *L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion.

Deleuze, Gilles et Guattari, Félix

1980 *Mille plateaux*, Paris, Minuit.

Dondero Maria Giulia

2014 « Sémiotique de l'action : textualisation et notation », *CASA*, n°1/12, pp. 15-47.

2020 *Les langages de l'image*, Paris, Hermann.

Edeline, Francis

2014 « Morphologie des espaces mentaux », *Degrés*, n. 156-157.

Floch, Jean-Marie

1984 *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, Amsterdam-Paris, Hadès-Benjamins.

Fontanille Jacques

1989 *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.

1999 "Espaces du sens. Morphologie spatiales et structures sémiotiques", *RS/SI*, vol. 19, nn. 2-3, pp. 11-29.

2004 *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve.

2007 « Paysages, expérience et existence. Pour une sémiotique du monde naturel », in Isabel Marcos (éd.), *Dynamiques de la ville. Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, pp. 181-212.

2008 *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

2021 *Ensemble. Pour une anthropologie sémiotique du politique*, Liège, PULg.

Fontanille Jacques et Couégnas Nicolas

2018 *Terres des sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Pulim.

Fontanille Jacques & Zilberberg, Claude

1998 « Présence », dans *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

Goffman Erving

1963 *Behavior in Public Places*, New York, Free Press ; tr. fr. D. Cefaï, *Comment se conduire dans les lieux publics : notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, 2013.

Greimas, Algirdas Julien

1976 « Pour une sémiotique topologique », in *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, pp. 130-131.

1984 « Sémiotique figurative et sémiotique », *Actes sémiotiques*, VI, 60.

Groupe μ

1992 *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil.

Hammad, Manar

2006 *Lire l'espace, comprendre l'architecture*, Paris, Geuthner.

2013 « La sémiotisation de l'espace. Esquisse d'une manière de faire », *Actes sémiotiques*, n. 116.

Hutchins, Edwin

1995 *Cognition in the wild*, Cambridge, MIT Press.

Jullien, François

2017 *Dé-coïncidence. D'où viennent l'art et l'existence*, Paris, Grasset.

Klock-Fontanille, Isabelle

2005 « Écritures : du support matériel au support formel », in I. Klock-Fontanille et M. Arabyan (éds.), *Les Écritures entre support et surface*, Paris, L'Harmattan.

Ladmiral, Jean-René

2005 « Le salto mortale de la déverbalisation », *Meta*, L/2, pp. 473-487.

Landowski, Eric

2010 « Régimes d'espaces », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 113.

Lotman, Youri

1984 *La Sémiosphère*, tr. fr par A. Ledenko, Limoges, PULIM, 1999.

Luhmann, Niklas

1997 *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp; tr. fr. *La société de la société*, Paris, Exils, Editeur, 2021.

Lussault, Michel

2017 *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées ».

Lytotard, Jean-François

1986 *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée.

Marcos Isabel (éd)

2007 *Dynamiques de l'espace. Essais de sémiotique de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Marin, Louis

1973 *Utopiques. Jeux d'espace*, Paris, Minuit.

Minkowski, Eugeniusz (Eugène)

1968 « Vers une psychopathologie de l'espace », dans *Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, pp. 366-398.

Mondada, Lorenza

2000 *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos

Petitot, Jean

2004 *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.

Piaget, Jean et Inhelder, Bärbel

1948 *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, PUF.

Rastier, François

2001 « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n. 85-86, pp. 183-219 : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Action.html

2018 *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier.

Sonesson, Goran

2004 « La signification de l'espace dans la sémiotique écologique », dans M. Sobieszczanski, & C. Lacroix (eds.), *Spatialisation en art et sciences humaines*, Peeters Publishers.

Zilberberg, Claude

1993 « Seuils, limites, valeurs », in E. Tarasti (ed.), *Acta Semiotica Fennica II*, « On the borderlines of semiotics », Helsinki, p. 379-395.

1997 « Le jardin comme forme de vie », *Tropelias*, nn. 7/8, pp.435-446.

2008 « Contribution à la sémiotique de l'espace », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 122, <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2624>

Pierluigi Basso Fossali